

AP-

NO  
UA  
GE

PREN-

DRE

NOV 2017  
107



## INSCRIPTION :

<http://www.causefreudienne.net/event/47-emes-journees-de-lecf/>

# ÉDITORIAL

## NOTRE PRATIQUE QUOTIDIENNE DE LA VIE

Pascale Rivals

## LIRE

### À VOIX HAUTE – LA FORCE DE LA PAROLE

Agnès Biaggioni

### APPRENDRE PAR CŒUR

Clémence Coconnier

### UNE RÊVERIE, UN ÉCLAIR, S'APPRENDRE

Cécile Guiral

### « JE PARLE AUX MURS »

Laure Vessayre

## VOIR ET ENTENDRE

### INTERVIEW

### PONCTUATION(S)

Avec Mathilde Vialade

### « AH ! ERNESTO » de Marguerite Duras

par Jeanne Moreau avec Thierry Magnier et Katy Couprie

## ÉCOUTER ?

### APPRENDRE EN RACHÂCHANT

Avec Philippe Lacadée

### AUTORITÉ AUTHENTIQUE

Avec Philippe Lacadée

15

17

10

12

15

18

19

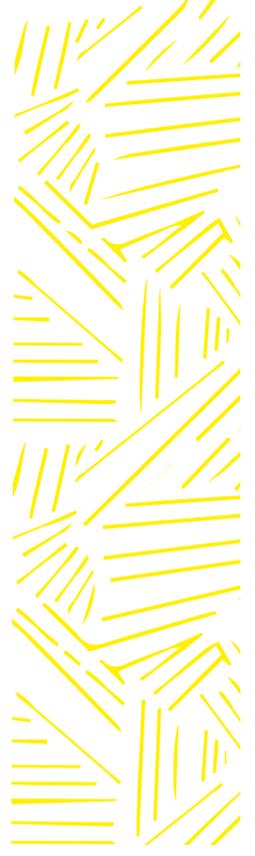
20

22

22

NOV 2017

107



# ÉDITORIAL

# NOTRE PRATIQUE QUOTIDIENNE DE LA VIE

Pascale Rivals

Chaque année, l'École de la Cause freudienne nous invite pendant des mois, des semaines à égrener la question qu'elle se pose, qu'elle nous pose pour ses Journées d'Études annuelles. Les thèmes de ces Journées sont toujours un événement, au sens où – *Être mère, Faire couple, L'objet regard* – sont à même de toucher chacun de près, dans son être et dans son existence, dans sa pratique quotidienne de la vie.

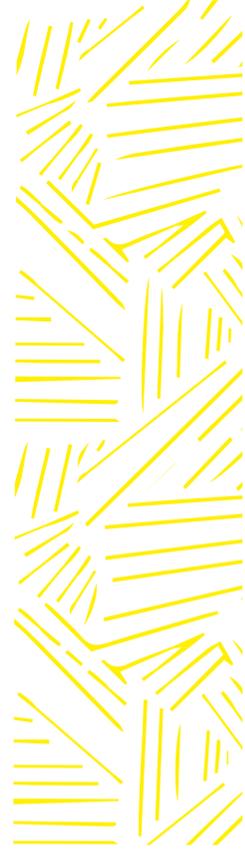
*Apprendre, désir ou dressage* sera dans la même veine, du cours de la vie, du vivant qui nous pousse ou nous déserte parfois, en tous cas nous embrouille et nous fait humain.

Aussi, en Midi-Pyrénées, nous avons mis au travail cette question intime et mystérieuse à la fois. Comment se nouent désir et dressage aujourd'hui ? Vivre, aimer, avoir un corps s'apprennent-ils ?

Autant de questions qui ont trouvé écho dans la région.

Ici, là, dans ce Nouage, pour vous, des textes, des morceaux choisis en images, en audio, proposés publiquement ces dernières semaines dans l'élan de la préparation des 47<sup>e</sup> Journées. Nous avons été frappés, du point chaque fois singulier, à partir duquel chacun, chacune a témoigné de la façon, dont il a été touché par ces questions. Vous allez découvrir, combien apprendre se fait loin de la norme et de l'idéal, comment chacun dans son style, sous des modalités qui lui sont propres, a tenté de serrer ce qu'a produit sur lui la langue de la préparation des J47 qui vont se tenir les 25 et 26 novembre 2017 à Paris. Pas sans nous, pas sans vous !





# LIRE

# À VOIX HAUTE – LA FORCE DE LA PAROLE

Agnès Biaggioni

Le documentaire<sup>1</sup> *À voix haute – La force de la parole*, fait l'éloge de la parole et du bien-dire. Dans les murs de la faculté de Saint-Denis, le réalisateur Stéphane De Freitas est venu poser sa caméra. Il a suivi pas à pas des jeunes gens engagés dans une préparation au concours Eloquentia<sup>2</sup>, concours qui récompense le meilleur orateur de Seine-Saint-Denis. Si la caméra se fait délicate et bienveillante tout au long du film, ce n'est pas sans lien avec le fait que Stéphane de Freitas est aussi à l'initiative du concours Eloquentia.

Lors d'une interview<sup>3</sup>, il raconte ce qui s'est passé pour lui. Adolescent, il a été amené à changer de quartier, il s'est alors retrouvé entouré de personnes qui maniaient le langage avec aisance. Il a ressenti son manque de mots, sa difficulté à prendre la parole, à s'exprimer clairement ; cela le marginalisait, lui, qui était un amoureux du dialogue. Cette panne, face au langage, a produit pour lui un réveil et le désir de reprendre des études universitaires. Il réalise que : « c'est en maîtrisant les mots et les nuances d'une langue que l'on peut toucher les autres et réussir à communiquer avec eux ».

À la fac de droit, il rencontre Bertrand Périer, avocat et enseignant – que l'on découvre dans le documentaire – il prépare les étudiants en droit à l'exercice de la plaidoirie. Cette rencontre, inaugurale pour S. De Freitas, sera le moteur qui le poussera à monter le projet Eloquentia en Seine-Saint-Denis, d'où il est originaire.

*À voix haute – La force de la parole* est intéressant au regard du thème des prochaines Journées 47 de l'ECF qui se dérouleront à Paris sous le titre : Apprendre : désir ou dressage, en effet ce film noue le désir de se former, d'apprendre et le consentement à une certaine forme de dressage. Tous ces jeunes adultes participants sont volontaires, leur présence part d'un choix subjectif de se présenter au concours Eloquentia. C'est donc un désir affirmé, mais qui ne vient pas régler la démarche d'apprentissage et l'effort, le coût à engager de sa personne. Elhadj nous dit : « prendre la parole, c'est un réel combat, c'est sortir de sa zone de confort ». Car ici, il ne s'agit pas d'apprendre par cœur, de travailler à partir de livres ou de cours, c'est un apprentissage de l'éloquence à partir de sa voix, de ses gestes, de ses émotions, de sa présence corporelle.

**Des exercices proposés repartent en amont de la parole et s'attachent à la voix détachée**

<sup>1</sup> De Freitas S., Ly L., *À voix haute – La force de la parole*, film documentaire français, 2017. Version longue du documentaire diffusé précédemment sur France 2 en novembre 2016.

<sup>2</sup> Eloquentia est un programme d'expression publique, activité de La Coopérative Indigo, au cours duquel les candidats se voient proposer une formation et un concours « des éloquences » encadrés par des artistes de renom, des avocats du Barreau et des experts de la prise de parole sous toutes ses formes. Organisés avec le soutien de l'Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, les concours Eloquentia permettent depuis 2012 aux étudiants qui le souhaitent de s'initier gratuitement à la joute oratoire. La compétition prend la forme de duels d'éloquence, à l'issue desquels est désigné « Le Meilleur Orateur de Seine-Saint-Denis ». L'usage de toutes les formes d'expression est possible. Les candidats peuvent ainsi faire leur élocution en poésie, discours, plaidoirie, slam... Le concours est ouvert aux étudiants de l'Université ainsi qu'à l'ensemble des habitants de Seine-Saint-Denis ayant entre dix-huit et trente ans. Seuls les étudiants (trente d'entre eux) bénéficient de la formation.

<sup>3</sup> Interview de Stéphane de Freitas, dossier de presse du film, [www.marsfilms.com](http://www.marsfilms.com)



du sens, comme le bébé qui s'exerce au premier babil et en tire une certaine jubilation. La scène, où Eddy et Elhadj s'invectivent de noms de fruits et de légumes, foncièrement hors sens, est significative. Ils se jettent dans l'exercice avec toutes les intonations, toutes les mimiques possibles, ce qui leur procure une grande satisfaction. Eux-mêmes sont surpris de cette jubilation ressentie à partir d'une parole qui n'appelle pas le sens. Si l'on observe un tout-petit enfant, cette expression de jouissance apparaît sur son visage, jouissance procurée par les premiers sons, bien avant celle d'un vouloir dire. Le babil, préfigure l'entrée dans le langage par la parole.

Qu'est ce qui pousse chacun de nous à sortir, à lâcher cette jubilation du babil, que Lacan a nommé *lalangue* ? Abandonner cette jouissance pour partir à la découverte de l'Autre, en passe par le langage et ses codes. Perdre quelque chose pour rejoindre le champ de l'Autre. Ce documentaire nous amène à nous poser la question : Apprend-on à parler ? Dans le film, on apprend à élever sa voix à la hauteur de ses émotions, de ses combats, de ses idées et de ses valeurs. Leïla nous dit : « La parole, il ne faut pas l'attendre, il faut l'arracher. »

La parole intéresse tout particulièrement la psychanalyse, une parole portée par la voix. Au cours de son enseignement, Lacan a donné une place spécifique à la voix, un statut d'objet *a*. Cet objet, comme le regard, est venu s'ajouter aux objets freudiens, oral et anal, situés alors, comme « prévalents dans la chronologie du développement ». L'objet vocal fait partie des objets perdus qui tombent du corps, petite chose séparable du corps avec un caractère d'extériorité par rapport au sujet, nous dit Jacques-Alain Miller<sup>4</sup>.

Cet objet qu'est la voix, se fait porteur d'une parole qui se construit et se travaille tout au long de cette formation à l'éloquence. Une parole qui, quand elle fait défaut, laisse le sujet sur le bord de la route, comme le dit Elhadj : « à cette époque, si j'avais eu les bons mots... » Un autre jeune avance : « Je suis là, car je sais que ça peut changer ma vie. »

Dans ce documentaire, on voit comment la prise de parole se noue d'abord, à des histoires personnelles, pour ensuite évoluer vers de la pure rhétorique et la plaidoirie. Cette formation engage les jeunes dans une prise de risque, car parler c'est s'exposer face aux autres. Une jeune fille le dit très bien : « tout ce que j'étais se dessinait dans ma parole ». Certains osent s'avancer, car nous percevons que cela se fait avec une bienveillance et dans une confiance mutuelle.

Ces moments d'émotion partagée ne retirent rien à l'exigence de la préparation à Eloquentia, l'une ne va pas sans l'autre. Nous le mesurons lorsque l'avocat, B. Périer leur dit : « il va falloir vous pousser aux fesses » ; il vient de renvoyer Franck de manière un peu brusque, car il a présenté une argumentation faible. Et à la fois, B. Périer s'extasie et se laisse surprendre devant les exposés brillants et originaux de certains élèves.

Philippe Hellebois, dans un article du blog des J47, nous éclaire sur les modes de transmission du savoir. Il fait la distinction entre un professeur et un enseignant ; entre celui qui « ne fait que répéter l'enseignement des autres, ou dans le meilleur des cas de celui qu'il fut en un autre temps » et celui, qui « trouve du neuf en expliquant ce qu'il ne comprend pas à ses

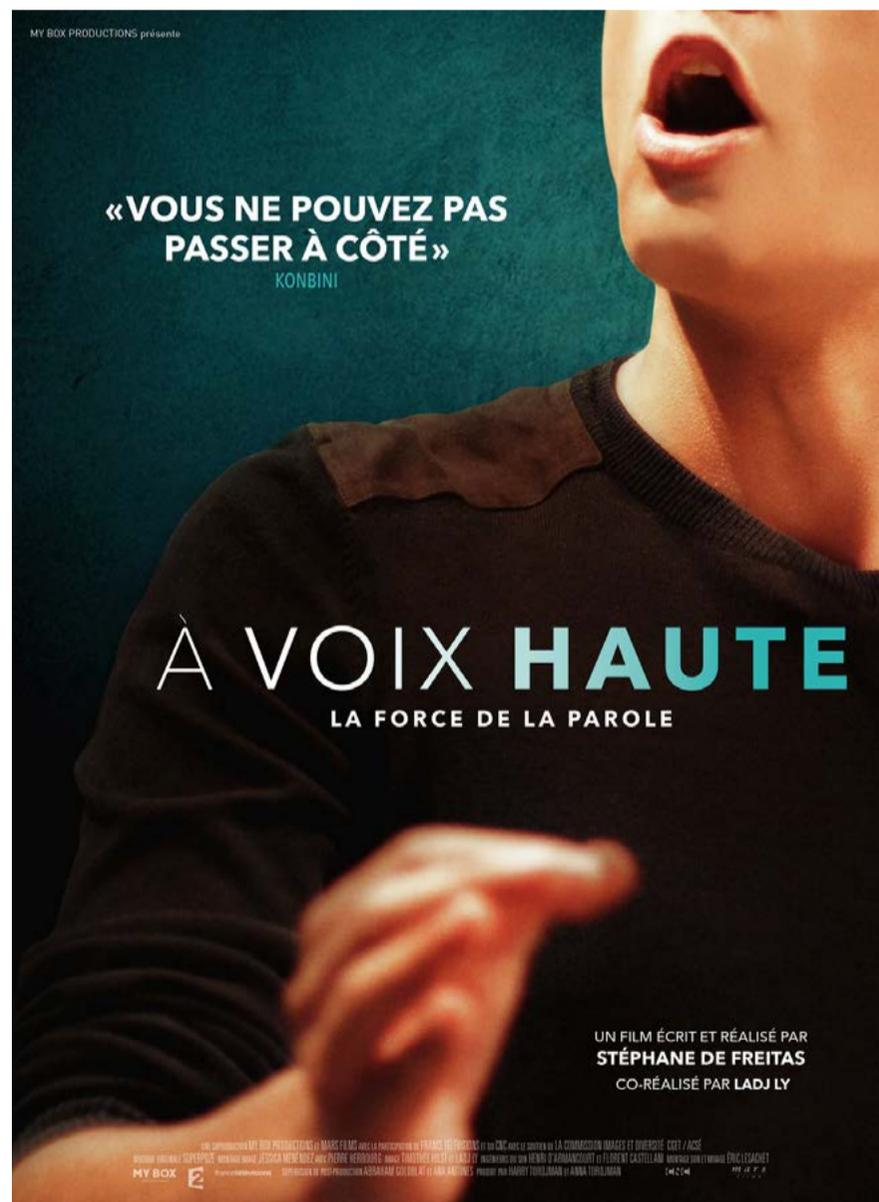
<sup>4</sup> Miller J.-A., « Jacques Lacan et la voix », *Quarto*, n° 54, juin 1994, p. 30-34.

élèves »<sup>5</sup>. La répétition est indéfendable quand elle se prétend être la condition *sine qua non* de l'apprentissage.

Les enseignants en charge de préparer ces jeunes au concours, viennent d'horizons très différents : avocat, metteur en scène, poète slameur, professeur de chant. Ils transmettent leur passion avec leur sensibilité, propre à chacun.

Le corps est très présent dans ce documentaire, les participants sont invités à le mettre en mouvement, à le charger d'émotion, à l'exposer. Le mouvement du corps a une fonction, comme l'énonce si bien Eddy : « j'ai du mal à écrire sans marcher » ; lors d'un entretien, il dit s'entendre penser en marchant. Ce temps, il se l'approprie pour déclamer ses textes. Le mouvement du corps se noue à la pensée.

À *voix haute*, dit B. Périer, c'est : « la parole qui libère, la parole qui convainc, la parole qui sauve, qui émeut, la parole qui touche, la parole qui choque ».



<sup>5</sup> Hellebois P., « Je ne me suis jamais répété », *Malappris* n° 16, 5 octobre 2017, [www.desiroudressage.com](http://www.desiroudressage.com)

# \\APPRENDRE PAR CŒUR

Clémence Coconnier

Tiago Rodrigues est comédien, auteur, metteur en scène. Appris par cœur, les textes habitent sa mémoire et peuvent à tout moment être réveillés ; ils sont des « occupants discrets »<sup>1</sup>. Par amour pour les mots, pour la littérature, lui, comme sa grand-mère Candida, lisent et apprennent par cœur. Ce que Candida lui demande un jour, lors d'une de ses visites, l'engage dans un voyage labyrinthique et littéraire, dont *By heart*<sup>2</sup> est une trace. Apprenant par son médecin qu'elle va devenir aveugle et ne pourra plus lire, Candida demande à son petit-fils de choisir pour elle un livre qu'elle apprendra par cœur, « un livre qui reste gravé dans sa mémoire, un livre qu'elle pourra lire quand les yeux lui manqueront. »<sup>3</sup> Le désir de Candida n'étonne en rien Tiago, qui se met en quête de trouver « le livre définitif ».

Il se souvient alors d'une émission de télévision dans laquelle était invité le professeur de littérature George Steiner, *De la beauté et de la consolation*. Tiago télécharge cette émission sur Internet et la regarde en boucle, « comme un gamin qui veut qu'on lui raconte chaque soir la même histoire et si on la raconte avec un détail différent, il dit "Non, ce n'est pas comme ça." »<sup>4</sup> Il y entend des paroles qui disent un peu de sa vérité, de leur vérité, à Candida et à lui, il aime ce qu'y dit G. Steiner, il a alors appris par cœur de longs extraits, car ce qu'enseigne ce professeur de littérature, c'est que « Le plus grand hommage qu'on puisse rendre à un poème ou à un texte qu'on aime, est de l'apprendre par cœur. *By heart*. Pas *by brain*, seulement avec la tête, mais *by heart*, par cœur, avec le cœur. Car l'expression est vitale. »<sup>5</sup> Apprendre par cœur met le corps en jeu, c'est un acte par lequel on réalise pleinement que les êtres humains sont des parlêtres, des corps parlants : pas de mots sans corps, pas de savoir qui ne soit pas incorporé. Dans cette émission que Tiago fait revivre dans sa pièce de théâtre, G. Steiner dit encore : « on "ingère" le texte. On le mange et il devient fibre de notre fibre, cœur de notre cœur, *Cor cordis sursum*. Tout à coup nous réalisons à quel point notre maison intérieure a des meubles magnifiques. La plupart d'entre nous ne créent pas grand-chose. Alors, avoir la chance de jouir, dans sa maison, de la compagnie des esprits des maîtres, des grands esprits [...], cela signifie trouver en rentrant chez soi une maison intérieure très bien remplie, très bien décorée. »<sup>6</sup>

Apprendre par cœur est un acte d'amour : amour des mots, amour du savoir – troué – que la littérature propose, c'est un acte par lequel le sujet accueille les semblants de l'Autre, on les ingère pour décorer notre maison intérieure, pour faire avec notre réel en compagnie des grands esprits.

<sup>1</sup> Rodrigues T., *By heart*, Besançon, Les Solitaires intempestifs, 2015, p. 12.

<sup>2</sup> Ce texte a été créé dans une mise en scène et interprétation de l'auteur. La première a eu lieu le 19 novembre 2013 au Maria Matos Teatro Municipal, à Lisbonne. La première française a eu lieu le 3 novembre 2014 au Théâtre de la Bastille, à Paris.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 31-32.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 49-50.

Apprendre par cœur est aussi un acte subversif, un acte de résistance car « ce qui est en nous, ils ne peuvent pas nous le prendre »<sup>7</sup> dit le professeur Steiner qui raconte – et Tiago à sa suite, comment certains poèmes, certains livres étaient et sont encore confisqués sous certains régimes autoritaires. Alors, ceux qui sont vivants apprennent par cœur pour sauver les poèmes et livres interdits. T. Rodrigues nous livre son savoir sur la résistance : « Ce sont des hommes et des femmes qui apprennent par cœur des livres interdits. Ils mémorisent les livres puis les brûlent, pour ne pas être pris avec. Et ils attendent. Ce sont de discrets citoyens respectueux des lois qui attendent le jour où il sera de nouveau possible de publier ces livres ; le jour où ils seront appelés à réciter les livres qu'ils ont dans la tête à haute voix, pour qu'ils puissent à nouveau être imprimés. »<sup>8</sup> Quant au livre que T. Rodrigues a choisi pour sa grand-mère Candida, ce sont *Les Sonnets* de Shakespeare. Le sonnet 30, sur la mémoire, est chargé d'une histoire de résistance que le metteur en scène transmet et renouvelle – le savoir passe par le corps, dans le spectacle nous apprendrons par cœur ce sonnet :

« Quand je fais comparoir les images passées  
Au tribunal muet des songes recueillis... »<sup>9</sup>



<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 21.

# UNE RÊVERIE, UN ÉCLAIR, S'APPRENDRE

Cécile Guiral

Mademoiselle Solange, institutrice, a le goût des livres, des lettres et de la transmission. Elle est celle par qui le savoir arrive, elle compte transmettre sa propre rencontre au savoir : « C'est ce qu'elle a appris elle aussi un jour et elle se rappelle la joie sacrée qu'elle avait à écrire son nom sur ses cahiers »<sup>1</sup>. M<sup>lle</sup> Solange enseigne armée de ce paradigme, tous auront le même désir d'apprendre qu'elle, la même jouissance. Face au tableau noir il y a Luce, forcée d'intégrer l'école, cette rencontre est marquée par la douloureuse séparation d'avec sa mère. Luce n'apprend rien, rien n'entre.

L'institutrice commence par le nom, *parce qu'on commence toujours par le nom de famille*, elle écrit le nom de Luce au tableau. Le forçage de M<sup>lle</sup> Solange est une intrusion dans le corps de Luce, le nom la persécute. Les mots tentent de s'incorporer à Luce, elle refuse, lutte et fuit l'école. Là-bas, « les choses du savoir la guette »<sup>2</sup>. C'est dans un pacte silencieux que Luce et sa mère mettent de côté tout ce qui cherche à entrer dans la maisonnée, les mots, les livres, les objets. L'intrusion symbolique menace leur relation fusionnelle qui se passe de mots.

Du côté de l'institutrice les croyances et les méthodes pédagogiques s'effondrent, quelque chose vient dérégler son désir de transmettre. « Comment se peut-il qu'un nom ait pu faire disparaître une enfant ? »<sup>3</sup> Elle tente de saisir ce qui se passe pour Luce et sa mère : « Devant elle, le secret tissé entre deux êtres. [...] Le savoir ne les intéresse pas. Elles vivent une connaissance que personne ne peut approcher. [...] La petite est comblée. »<sup>4</sup> M<sup>lle</sup> Solange apprend quelque chose de cette rencontre : « C'est un bonheur ou un malheur pour chaque enfant d'apprendre ? »<sup>5</sup> À partir de cet instant elle ne pourra plus faire classe comme avant, quelque chose a bougé, le savoir n'est plus de son côté.

Un déclic se produit chez Luce, en dehors de l'école et de la présence de M<sup>lle</sup> Solange. Les choses qui ont été incorporées ressurgissent ; ces savoirs sont là : « Ça demeure »<sup>6</sup>. C'est à partir d'un objet ramené par sa mère à la maison, un tas de fil emmêlés que les choses commencent à se nouer. Il y a ce gros tas de nœuds déposé là qu'il faut démêler, Luce va s'y employer, elle défait, tisse les couleurs, joue et chante avec les fils. Au départ, elle va se mettre à broder sur tout ce qu'elle trouve, des dessins formant des sortes de rébus ; Luce invente et crée un langage et sa mère la laisse faire. « Elle recompose un monde, c'est son monde »<sup>7</sup>. C'est par sa mère que les choses vont se lier avec l'extérieur, les broderies remarquées sur ses tabliers sont appréciées et on va en faire la commande à Luce. À l'aide d'un abécédaire elle va broder des lettres puis des mots. Ces ouvrages comblent Luce, elle s'évade et elle rêve

<sup>1</sup> Benameur J., *Les Demeurées*, Paris, Denoël, 2000, p. 49.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 65.

des mots, « elle entre dans l'alphabet »<sup>8</sup>. Le roman de Jeanne Benameur *Les Demeurées* nous enseigne sur le consentement du sujet à apprendre.

Récemment, la détection d'ondes gravitationnelles apporte la preuve scientifique des intuitions d'Einstein. D'après Michel Alberganti, ce phénomène est : « Une force qui s'exerce à distance de manière instantanée entre deux masses sans qu'il n'y ai rien de détectable. »<sup>9</sup> C'est l'expérience par son corps qui conduit Einstein à cette découverte, il a l'intuition que lorsqu'un corps chute il ne sent pas son propre poids. Alors qu'il est dans un ascenseur, il ne ressent pas la chute et pourtant l'ascenseur est bien entrain de tomber. Il existe un processus physique qui a cet effet sur son corps. C'est comme si l'accélération produite par la chute effaçait le champ gravitationnel local, des ondes secouent l'espace-temps modifiant ainsi la distance entre deux points de l'espace. « L'espace et le temps ne sont pas absolus et peuvent être déformés [...] l'équation d'Einstein impliquant que la gravitation ne soit plus considérée comme une force s'exerçant à distance, mais comme une propriété géométrique de l'espace-temps lui-même. »<sup>10</sup> Cette découverte saisit Einstein, ainsi il passera une grande partie de sa vie à théoriser la relativité<sup>11</sup>. Les découvertes qui défrayent aujourd'hui la chronique n'ont pas toujours été reçues avec beaucoup d'enthousiasme. Dans sa jeunesse, les difficultés scolaires sont nombreuses, il changera d'école et d'université pour une école dans laquelle on le laisse poser ses questions. Dans la série *Genius*<sup>12</sup> Einstein refuse d'apprendre de l'autre, il n'utilise pas la méthode déductive, il s'apprend en rêvant, par la contemplation, l'observation et l'intuition : « Les éléments sont, dans mon cas de nature visuelle et pour certains de nature musculaire<sup>13</sup> [...] je pense très rarement en mots. »<sup>14</sup>

Nikola Tesla<sup>15</sup>, subissait l'apparition d'images mentales accompagnées de forts éclairs de lumières. En grandissant, il apprend à maîtriser cette aptitude à la visualisation construisant ainsi de véritables cartes mentales. Il peut par ce procédé créer une idée de machine, l'améliorer, la tester et la faire fonctionner entièrement par sa pensée. Une fois au point mentalement, la machine est construite. Il explique que bien souvent les solutions techniques de ses inventions lui viennent lorsqu'il rêve : « Si vous voulez trouver les secrets de l'univers pensez en terme de fréquences, d'énergies et de vibrations. »<sup>16</sup>

Dans son « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne » Jacques Lacan dira : « La science est née précisément du jour où l'homme a rompu les amarres de tout ce qui peut s'appeler l'intuition, connaissance intuitive, et où il s'en est remis au pur et simple sujet qui est introduit, inauguré d'abord sous la forme parfaitement vide qui s'énonce dans le cogito, *je pense, donc je suis*. Il est tout à fait clair maintenant à nos yeux que cette formule ne tient pas debout, elle est néanmoins décisive, car c'est elle qui a permis... qui a permis ceci : on n'avait plus aucun besoin d'en recourir à l'intuition corporelle pour commencer d'énoncer les lois de la dynamique. »<sup>17</sup>

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>9</sup> « 100 ans après leur prédictions, qu'apporte la détection des ondes gravitationnelles ? », *Science publique*, France Culture, 26 février 2016.

<sup>10</sup> Dagorn G., « Comment la théorie de la relativité d'Einstein a changé nos vies », *Le Monde*, 27 novembre 2015.

<sup>11</sup> Klein E., « La découverte des ondes gravitationnelles, la plus heureuse idée d'Einstein », *Le Monde*, 16 février 2016.

<sup>12</sup> Pink N., Ken Biller K., *Genius*, série télévisée américaine, 2017, d'après le roman de Walter Isaacson, *Einstein, la vie d'un génie*, 2007.

<sup>13</sup> Jakobson R., « Einstein et la science du langage », *Le Débat*, n° 20, mai 1982, p. 131-142.

<sup>14</sup> Einstein A., « Lettre de Hadamard à Einstein et réponse d'Einstein », *Œuvres choisies, Correspondances françaises*, tome 4, Paris, Seuil, 1993, p. 23.

<sup>15</sup> *La méthode scientifique*, France culture, 26 janvier 2017.

<sup>16</sup> « Tesla le génie oublié », *Les archives oubliées*, vidéo, 2001, [www.youtube.com](http://www.youtube.com)

<sup>17</sup> Lacan J., « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne », Conférence au Cercle d'Études dirigé par Henri Ey, 10 novembre 1967, inédit. La conférence avait été annoncée sous le titre de « La Psychanalyse et la formation du psychiatre ». [www.psychasoc.com/Textes/Petit-discours-aux-psychiatres-de-Sainte-Anne](http://www.psychasoc.com/Textes/Petit-discours-aux-psychiatres-de-Sainte-Anne)

Luce, Einstein et Tesla, prennent place dans le savoir à leur manière et non à la manière de l'autre. Ils se débrouillent sans le savoir localisé dans l'autre, sans pour autant se passer de l'Autre. La reconnaissance de leur génie par la communauté scientifique aura une importance capitale. Ils se plient à la démonstration et l'utilisation du langage mathématique vient recouvrir leurs intuitions de génies. Quelque chose pousse ces sujets à rêvasser, contempler et à s'apprendre, dans leur cas le savoir est-il toujours à prendre dans l'Autre ?

# \« JE PARLE AUX MURS »

Laure Vessayre

« Je parle aux murs », dit Lacan, et cela veut dire : « Ni à vous, ni au grand Autre. Je parle tout seul. C'est précisément ce qui vous intéresse. À vous de m'interpréter. »<sup>1</sup> La formule fait choc. Elle a fait mouche pour Marie Depussé, qui nous livre sa rencontre avec Lacan : « Tout de suite, j'éprouvai un sentiment de repos. [...] Quelqu'un parlait. Comme une rivière après un orage charrie des cailloux. En prenant plaisir à laisser sa voix traîner sur les cailloux »<sup>2</sup>. M. Depussé est écrivain, psychanalyste aussi. Mais c'est de sa place d'enseignante en littérature qu'elle écrit un ouvrage dont le titre est une question : « Qu'est-ce qu'on garde ? »<sup>3</sup> Elle nous invite à une promenade dans les couloirs de Jussieu, faculté où elle exerce après avoir quitté La Sorbonne dans l'après 68, car écrit-elle : « Nous en avons marre de l'histoire littéraire. » Elle poursuit non sans une petite flèche ironique : « À la question qu'est-ce qu'on garde, la réponse étant rien, il fallait bien trouver ailleurs où se loger. »<sup>4</sup> Et les voici, quelques-uns, décidés à renouveler la littérature, pour l'articuler aux piliers de la pensée, Freud, Marx et Saussure : littérature et linguistique, littérature et idéologie, littérature et psychanalyse. Un beau programme. Mais est-ce si simple ? Faut-il tirer un trait définitif sur une méthode d'enseignement composée d'explications de textes, et renoncer à une méthodologie parfois contraignante pouvant exiger un certain « assujettissement au texte de l'autre » ?... Dans son livre, M. Depussé nous parle de son propre rapport à la littérature au travers de Duras, Barthes, Blanchot, Beaudelaire, Virginia Wolf et d'autres encore... Comment enseigner ces œuvres ? Comment transmettre ce goût des mots, la beauté des phrases, la construction narrative, la ligne dramatique ? Eh bien, elle parle, elle « dont c'est le métier de parler »<sup>5</sup>. Des séminaires de Jacques Lacan, elle garde le souvenir que « le mur de sa parole offrait un lieu au pied duquel se tenir »<sup>6</sup>, et ce, malgré les lignes obscures de son discours et l'incompréhension, souvent. Car au-delà du sens, quelque chose se produisait. Le rythme, le son des mots et leur résonance constituant déjà quelque chose d'agréable à entendre, pour M. Depussé, sur le mode de la berceuse, du repos. Pouvons un peu. Il y aurait ainsi du plaisir à se laisser couler dans les mots, à se laisser prendre par la sonorité elle-même des mots, au-delà de leurs significations, il y aurait une substance jouissante propre au signifiant, véhiculée par une voix, par une parole. Une parole habitée c'est-à-dire un corps qui parle, une voix au travail comme le « je parle » de Lacan aux antipodes d'une parole vide, désincarnée. Que serait d'ailleurs une telle parole ? Une parole vide de désir, vide d'une énonciation singulière. Une voix au travail est tout autre.

<sup>1</sup> Lacan J., *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, quatrième de couverture.

<sup>2</sup> Depussé M., *Qu'est-ce qu'on garde ?*, Paris, POL, 2000, p. 14.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 35.

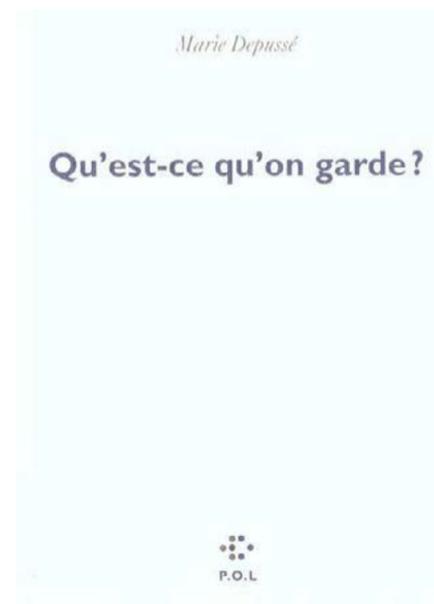
Le discours de Lacan ne vise personne, il ne cherche pas à convaincre, il ne cherche pas un auditoire, il est l'envers du discours du maître, qui lui, assène un savoir à des élèves plus ou moins dociles d'ailleurs. Au risque de l'ennui. Lacan n'enseigne pas de la place d'un analyste, mais de la place d'un analysant. La nuance est fondamentale. Lacan s'enseigne de son propre enseignement, il met en jeu son propre désir de savoir et c'est selon les modalités de ce désir que sa parole va accrocher au un par un... ou pas. Lacan offre sa parole à qui veut s'en saisir. « Parce que rien ne remplace la merveille d'entendre une voix au travail »<sup>7</sup> insiste M. Depussé, même si poursuit-elle plus loin « il est incongru, impoli et vaguement dangereux de parler. Mais c'est notre travail. Et les corps jeunes entendent à l'intonation de la première phrase si le corps qui est au bureau parle ou non. »<sup>8</sup>

Incongru, car faire cours, prendre la parole n'est pas un acte anodin, impoli puisque finalement parler implique de fermer la parole à d'autres qui ne demanderaient qu'à la prendre ! Et, dangereux, car quelque chose d'une singularité s'affiche, s'expose, quelque chose de sa modalité de jouissance se dévoile.

Il faut donc se lancer dans l'arène, avancer jusqu'à la salle de cours et prendre la parole dans une énonciation singulière, dans son style sachant que la jouissance sera toujours de la partie pour celui qui parle et pour celui qui écoute, pas sans désir de savoir.

Alors, « qu'est ce qu'on garde, qu'est-ce qu'on jette, de ces vivants et de ces morts dont la pensée nous a fait déménager et nous aide à travailler, encore ? »<sup>9</sup> pose M. Depussé. La question est bien sûr sans point de capiton, car du fait même d'être posée, elle se renouvelle sans cesse et trouve un nouvel élan. Ce sont des Jean-Pierre, Monique et Roger, étudiants rencontrés par M. Depussé, et tant d'autres encore, qui ont su, de cette voix solitaire au travail, parlant de littérature, prendre chacun son bout de savoir.

Et M. Depussé d'écrire à la question : « Mais enfin d'où parles-tu ? L'envie était grande de répondre : "mais pauvre con, si je le savais, il serait inutile que je parle". »<sup>10</sup>



<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 124.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 49.



**VOIR  
ET  
ENTENDRE**

Clémence Coconnier — *Les Ponctuation(s), ce sont des textes. La mise en voix, la lecture que tu en as faites, lors de la journée albigeoise de préparation aux J47, ponctuaient les séquences cliniques de l'après-midi. Ces textes ont-ils été écrits spécialement pour cette journée intercartels ?*

Mathilde Vialade — La moitié des scènes ont été écrites en cartel. Spécialement pour cette journée. À partir du thème des J47, j'ai ensuite sélectionné celles s'approchant pour moi, au plus près des deux séquences de l'après-midi. Les scènes restantes appartiennent à une autre série, écrites dans la perspective d'un livre. En les retravaillant, j'ai pensé qu'elles avaient toute leur place dans les *Ponctuation(s)*.

Clémence Coconnier — *Lorsque j'ai découvert tes Ponctuation(s) à Albi, j'ai pensé à La Vie secrète des jeunes, série de bande dessinée publiée une fois par semaine dans Charlie Hebdo, dans laquelle Riad Sattouf met en scène et raconte des situations de la vie de tous les jours auxquelles il a assisté dans son quotidien. L'humour, l'absurde, le tragique ou la brutalité des échanges entre les jeunes, sont amenés par la scansion, c'est-à-dire la manière d'éditer, de ponctuer les flots de parole. Dans tes textes, les dialogues sont ciselés : quels liens entretiennent-ils avec « la vraie vie » et ton travail de psychologue clinicienne en institution ? Peux-tu nous en dire plus sur l'écriture de ces textes ?*

Mathilde Vialade — Je te remercie pour cette belle mise en lien. Ces scènes sont également issues du quotidien, de mon quotidien. Extraction de moments vécus, vus ou entendus. Professionnels ou personnels. Généralement, quand je croise ces moments, je me dis : « ça, il faut l'écrire ! » Ils m'ont interpellée, amusée, laissée un sentiment d'étrangeté ou percutée. Et me semblent recouvrir, à partir du singulier, un quelque chose d'universel.

Par l'écriture, je cherche à n'en garder que leur ossature. Chaque mot doit avoir sa place dans l'ensemble, et ne pas pouvoir être enlevé, ou remplacé par un autre. Seuls les dialogues ne sont pas écrits de la même manière. Parler, échappe à cette écriture.

Clémence Coconnier — *Nous avons découvert ces textes à travers le dispositif de lecture que tu as mis en scène : tu es assise sur un tabouret haut, face à une table sur laquelle est posé un cahier. À chaque page que tu tournes, une nouvelle ponctuation que tu lis. Ce dispositif minimaliste convoque la voix et le regard : les Ponctuation(s) sont-elles écrites pour être vues et entendues ?*

Mathilde Vialade — Je remercie tout particulièrement Pascale Rivals et Agnès Biaggioni pour leur aide dans la mise en scène qui a permis de nouer textes et voix. Les scènes peuvent être lues. Les entendre est une autre expérience.

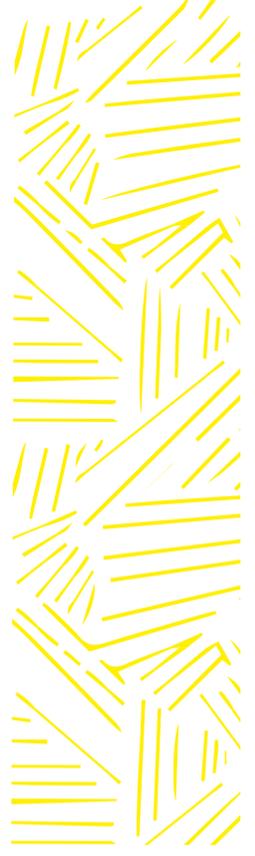
C'est d'ailleurs en les lisant à voix haute qu'elles sont finalisées. La ponctuation à l'intérieur des scènes suit le rythme de la voix. La façon, dont leur lecture s'impose.

# \PONCTUATION(S)

Avec Mathilde Vialade







# ÉCOUTER ?



Philippe Lacadée est venu à Pau le 16 septembre 2017 pour une conversation préparatoire au 47<sup>e</sup> Journées de l'École.

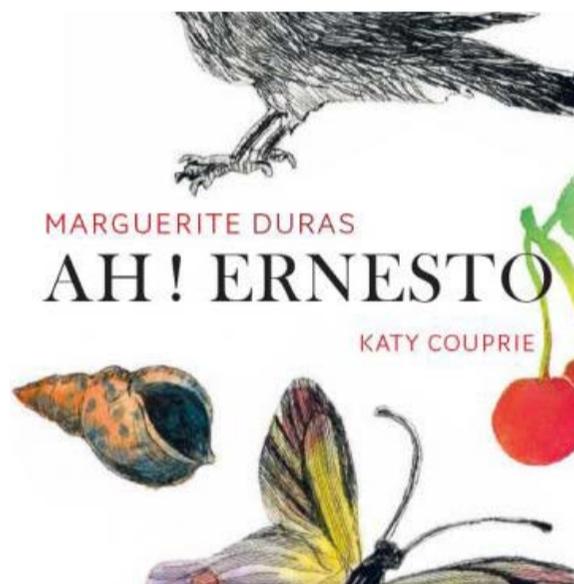
Nous avons choisi de vous présenter deux moments de cette conversation :

Le premier est une interprétation du texte « Ah ! Ernesto » de Marguerite Duras : « Peut-on apprendre en *rachâchant* ? »

Le deuxième est une réponse de P. Lacadée à un professeur d'anglais. Cet enseignant se demande comment faire avec les adolescents qui ne veulent pas apprendre. Il raconte son impuissance face à un élève qui a sollicité son aide durant l'année scolaire et qui le jour du baccalauréat se présente sans ses documents...

## VAPPRENDRE EN RACHÂCHANT

Avec Philippe Lacadée



## V AUTORITÉ AUTHENTIQUE

Avec Philippe Lacadée



Responsable de la publication : Francis Ratier ; Responsable de la rédaction : Vanessa Sudreau ; Comité de rédaction : Bertrand Condis, Patricia Loubet, Pascale Rivals ; Responsable d'édition : Véronique Foissez-Notté ; Comité d'édition pour ce numéro : Dominique Szulzynger, Laure Vessayre ; Coordination audio et vidéo : Agnès Biaggioni, Clémence Coconnier, Bertrand Condis, Nicolas Lilamand ; Responsable graphique : Édith Pon.